

bastien gallet

in Impression de France / Presses Universitaires de Caen / Caen, 2013

IL MANQUE À CE LIVRE DES MOTS

Il manque à ce livre des mots, non ceux que vous êtes en train de lire et qui ornent sa surface extérieure, ceux-là sont inévitables et leur rôle dans le cas présent est de dire une absence, leur absence du reste du livre. Ce livre est sans texte. Non qu'il manquerait pour l'accueillir des pages et des places, tout au contraire est prêt, mesuré, ordonné à la réception de ce qui n'est finalement pas venu. Car ce livre sans mots n'est pas sans images et plans, tableaux et cartes, etc., tout est là qui vient le plus souvent illustrer, souligner et compléter un texte dont ici demeure néanmoins le cadre, le parergon graphique – ce que les typographes appellent étrangement ¹ un « gabarit ». Le discours s'il eut été prononcé aurait trouvé là son espace, au lieu de quoi s'installe le vide. Et l'on ne sait si ce vide est le signe d'une présence effacée ou d'un texte absent. Des phrases furent-elles écrites puis retirées ou bien renoncèrent-elles au seuil de la formulation ? L'objet de ce livre résisterait-il à l'énonciation ? De quoi s'agit-il d'ailleurs ? de quoi pourrait-il s'agir qui se laisse voir et non dire ? On peut écrire le mot. PAYS. Ce livre parle, sans autres mots, d'un pays, de la France. Nous disons pays et non par exemple nation, et nous devons nous en expliquer, nous nous en expliquerons dans la suite de ce texte mais ce qui figure dans ce livre le montre et c'est même l'hypothèse qu'il semble a posteriori éprouver : qu'un pays est quelque chose que l'on peut montrer (plutôt ou en tous cas plus immédiatement que dire), quelque chose qu'un ensemble d'images viendrait peu à peu, fragmentairement, esquisser. Ce qui est tout autre chose que de se poser, encore une fois, la question du pays ². Cette question, nous ne la posons qu'après coup, à un livre achevé dont nous regardons sur l'écran défiler les pages et auquel ce texte ne pourra s'ajouter que de l'extérieur. Cette question ne s'indexe pas à une expérience

Gabarit de l'étrave : modèle en vraie grandeur d'une étrave de navire. Gabarit d'un camion : poids et dimensions imposés par le code de la route. Gabarit de chargement : arceau permettant de vérifier que les wagons chargés n'excèdent pas les limites réglementaires. Gabarits d'un athlète, d'un vêtement, d'un livre, d'une intelligence, etc., nous aimerions ajouter d'un regard. (d'après le *Grand Robert*, Paris, 1988)

1

¹ J'emploie ce terme – « étrangement » – parce que le mot GABARIT dit par le détour de la merveilleuse déclinaison de ses sens (et de ses étymologies, dont l'énumération – provençal-gabarrit, gascon-gabarra, gotique-garvi, latin-galba – donnerait à elle seule matière à un voyage en France) une grande partie de ce qui se joue dans ce livre, qui est à la fois modèle de l'expérience à entreprendre (sous la forme d'un protocole de grilles et de cartes), forme imposée à l'avance des déclenchements photographiques (grille des points-lieux) et appareil vérifiant la conformité de l'expérience (le livre lui-même comme conjonction du modèle et des images qui ont résulté de sa réalisation). Mais le gabarit dans sa manière ici de se mettre à nu (ou de tourner à vide) livre aux regards la simple forme qu'il est, laisse deviner la grille sur laquelle il vient se fixer et qui avant tout gabarit ordonne, mesure, norme la page. La grille qu'on confrontera au territoire mais qu'on posera d'abord sur sa carte n'est que la dernière d'une longue suite, car s'il en faut pour produire un gabarit graphique, il en faut aussi pour tracer les cartes, des grilles sur le papier où l'on projette et dessine et des grilles sur le territoire, celles par exemple (il en est d'autres) qui localisent chacun et chaque chose dans le système de coordonnées dont elles sont la manifestation dans la trame du pays. La grille par laquelle commence notre expérience est un peu différente de celles-là. Elle ne dit pas où l'on est, elle dit où l'on va, où il faut se rendre pour voir le pays (et peut-être le faire apparaître). Elle n'est pas normative, mais prescriptive. Elle n'impose pas un ordre, elle produit une coïncidence, détermine un aléas, introduit de l'imprévisible. Elle n'est pas l'instrument de la vérification mais, possiblement, le moyen de l'art.

² On se pose la question du pays quand le mot n'a plus que la consistance d'un sentiment, il faudrait dire un enchevêtrement de sensations encore vives, d'idées vagues, de souvenirs fuyants et de désirs sans objet, on se pose la question du pays quand on part à sa recherche sans espoir d'en découvrir autre chose que des traces, c'est-à-dire ce qui viendra réactiver tel ou tel atome de ce sentiment confus, car le pays pour qui le cherche ne se dit plus, n'est plus ni un récit ni un discours, pas même une langue, doit pourtant se dire et se dira alors de la dernière manière qu'il soit possible, à la première personne. Un je portera le fardeau du pays, un je dira écrira mettra en image son expérience errante, porté par les augures et les affleurements, lira et reliera les traces dans la profusion dirimante des signes, verra partout comme le flâneur de Walter Benjamin se dessiner l'allégorie muette du présent.

bastien gallet

IL MANQUE À CE LIVRE DES MOTS

que nous aurions faite, plongée, traversée, voyage, etc., quelque soit le nom que l'on donne à ce qui est censé nous confronter à l'étrange familiarité du chez soi, nous nous contentons de relater celle que le livre rapporte et qui n'a à proprement parler pas de sujet (mais, comme nous le verrons, des auteurs). Le pays se réduit pour nous à ces pages que nous feuilletons virtuellement et sur lesquelles nous voyons des images et des cartes – ces cartes que l'on trouve dans les manuels et qui sont comme les couches innombrables que les géographes exfolient d'un territoire, qu'on observe une à une mais dont on ne peut s'empêcher d'imaginer quel extraordinaire palimpseste produirait leur superposition. Le palimpseste du présent géographique. Nous devinons que le pays n'est pas dans ces cartes aussi nombreuses et précises soient-elles, mais nous ne le trouvons pas non plus dans les photographies bien que nous retrouvions ici et là des lieux familiers, paysages, bourgs de villages, châteaux d'eaux, zones péri-urbaines, etc., nous jurerions avoir traversé cette place, bu une bière dans ce café, acheté une pomme dans cette supérette, vu – combien de fois ? – cette perspective plongeante sur le bocage où ondulent dans d'innombrables nuances de vert sous un ciel incertain collines et vallons. Nous ne reconnaissons bien sûr que des airs de famille, la généralité que produit la fusion-érosion des souvenirs, autre palimpseste mais dont l'effet, inverse de l'autre, est d'effacer les détails et les traits distinctifs, tout ce qui singularise et identifie, pour ne conserver que l'échelle et les contours posés d'un seul grand geste. Rien de particulier en effet dans ces images. Rien qui vienne activer une mémoire spécifique. Rien qui nous dise comment précisément rattacher ce bout d'espace au pays que nous reconnaissons évidemment en lui. Rien à voir semble-t-il qu'on n'ait déjà vu.

C'est que l'auteur de ces images n'a pas voyagé. Il n'est pas parti en quête de traces. Il s'est contenté d'aller où les *points de capiton*³ de la grille géographique lui disaient d'aller. Aucun sujet sensible au dépaysement volontaire derrière l'appareil photographique, aucune culture cherchant les indices de sa persistance ou de sa disparition, juste un regard qui tourne autour du point qui s'est projeté sur sa carte après être apparu sur d'autres. Un regard attentif, avisé, ajusté à ce que l'expérience demande de lui. Auteur avec d'autres de l'expérience.

On ne cherche rien, on ne flâne pas, on organise le hasard d'une série close de prises de vue. On pose une grille sur le territoire et on la fixe sur le méridien.

2

3 Les images montrent un pays capitoné comme le sont les matelas dont on agrège ainsi les couches, capitoné comme selon Jacques Lacan doit l'être la langue, le mot cousu à sa signification si l'on veut en parlant dire quelque chose (« autour de ce signifiant, tout s'irradie et tout s'organise, à la façon de ces petites lignes de force formées à la surface d'une trame par le point de capiton »). Les 43 points de l'expérience ne rempliraient-ils pas cette fonction, traversant les couches cartographiques pour les tenir ensemble, tenant le pays par ces capitons, le tenant et le faisant un en dépit de la multiplicité de ses dimensions **a** ? Ne faut-il pas sans cesse recapitoner le pays contre la puissance des forces désagrégatives comme doit l'être le sujet qui a forçlos le « Nom-du-Père » (que Lacan compare à la grand-route agglomérant les villes et polarisant l'espace **b**), recapitonage symbolique bien sûr mais en est-il d'autres ? Notre point-capiton cependant ne se contente pas de traverser les cartes, il va un peu plus loin, jusqu'au territoire, perce les projections planes jusque dans le paysage et sur l'asphalte humide de la grand-route. Le capitonage a donc un terme qui est sa coïncidence avec des lieux qu'il faudra visiter, arpenter, photographier. Ce qui ne veut pas dire, le père nous en garde, que l'on passerait ainsi du symbolique au réel, de la représentation à la chose, sauf si l'on décide que tout est réel d'une manière ou d'une autre, le territoire pas plus mais autrement que les cartes en amont et les images en aval, le capiton se contentant de relier ces moments-formats-morceaux en une suite cohérente. Ce que nous appelons une expérience.

bastien gallet

IL MANQUE À CE LIVRE DES MOTS

dien de Greenwich. Ses mailles sont un peu lâches, elle rate côtes et frontière. On la fait pivoter, non, on la déplace puis on la resserre. Ça y est. La grille est ajustée. L'échelle de son maillage est à mi-chemin entre la région et le département. On n'est pas en quête d'exhaustivité. Le portrait que l'on veut dresser se brosse à distance. La coïncidence de la grille et du territoire désigne 43 points (on ajoute aux croisements des lignes les centres des carrés). 43 lieux donc. On reporte les points sur des cartes à l'échelle plus humaine et on y va. Le point devient un point de vue. 43 alentours. On s'y installe, on se promène un peu, on fait l'image. Le point devient paysage, morceau d'espace autonome, bout de pays. 43 bouts de pays qui ne font pas un tout mais dressent un portrait. Pas une allégorie. Pas un tableau. Pas même un roman. Un portrait.

Il faudrait décrire ces images comme on ferait l'inventaire d'un lieu, froidement méthodiquement ôter ce qui pourrait encore en elle trouver notre empathie, ressusciter un souvenir, nous replonger même brièvement dans un après-midi d'enfance.

Trois clochers sur fond de ciel. Ne pas les abstraire de leur entourage. Montrer les coquelicots au bord du champ de luzerne et la banlieue pavillonnaire, les deux séquoias devant la maison de maître et les tilleuls autour de l'église, le clocher au toit d'ardoise et les cylindres gris des silos à grain. Montrer l'ancien presbytère au bord de la route qui traverse le village et les velux sur ses longues toitures de tuiles, les publicités sur les façades du bâtiment d'aucun temps au premier plan et le muret à l'enduit sale qui longe le trottoir. Montrer les fils électriques devant le clocher et les parpaings de béton dans le jardin grillagé, la maison composite aux fenêtres en pvc occupe la moitié de l'image, les pots de fleurs sur les rebords en ciment et la porte blanche sur le gris triste de la façade.

Le pays n'a pas de visage de la même manière qu'il n'a pas de corps et aucun portrait, aussi dissemblant saurait-il être, ne pourrait lui en trouver un. Le pays ne peut être qu'arbitrairement portraituré. Et n'est-ce pas exactement ce qui est fait ici, un portrait photographique par coïncidence, la substitution à la contingence du sentiment de l'arbitraire de la grille. Car si la grille est ajustée à la grande carte, côtes et frontières ont leur lot de points, elle ne l'est plus du tout à la petite, celle où commencent à apparaître les détails ignorés par la première. L'arbitraire – et l'aléatoire, la surprise – réside dans le changement d'échelle. Le saut n'a pas lieu de la carte au territoire, même si un autre saut a

bastien gallet

IL MANQUE À CE LIVRE DES MOTS

lieu là sous la forme de quelques tours dans les alentours, mais bien d'une carte à une autre. Le portrait se joue dans cet intervalle où comme un coin dans l'expérience s'enfoncé l'imprévisible. L'art est dans cette mince déhiscence entre deux savoirs du territoire (ou plutôt entre deux précisions d'un même savoir) et c'est elle, cette traversée des cartes, qui donne accès au pays car en effet il ne suffit pas d'aller y voir encore faut-il rester insensible à ce que les paysages sans le vouloir suscitent chez celui qui s'y confronte (il est presque impossible de se défaire du poids de cette culture). Construire un portraitiste à la fois insensible et surpris, mené nécessairement à un point de vue qu'il ne pouvait prévoir et auquel il ne peut qu'acquiescer, surpris à chaque fois de ce qu'il trouve comme nous le sommes à regarder ces images, tel serait l'enjeu de l'expérience. *Rien qu'on n'ait déjà vu* – mais il faut ajouter : *nous n'avons jamais vu le pays comme ça, dans ce morne habit quotidien qui est d'autant plus émouvant qu'il n'est entaché d'aucune empathie et d'aucun goût.*

4

a Il arrive que la carte fasse le pays. C'est le premier sens du capiton. Unifier le territoire par sa projection cartographique, subsumer d'un seul regard la diversité disparate des paysages, des cultures et des langues, remembrer-ordonner par le contour savamment tracé des limites le corps immaîtrisable du pays. Capitonner serait administrer et comme tel l'affaire du pouvoir, royal, étatique, traçant les lignes et les fils de son autorité. Cartographier veut dire ainsi, exactement, construire les grands-routes, re-projeter dans le pays afin d'en assurer le colmatage ce que la carte avait permis de voir : les blancs, les trous, les manques. On fait des cartes pour en retour finir le corps incomplet, boiteux, mal foutu qu'elles ont fait apparaître (en faire par exemple une nation, qui ne serait en ce sens qu'un pays qu'on aurait incorporé par un projet partagé, et subi, de mobilisation générale). Il est un second sens cependant du capiton qui est celui qui se dessine ici qui traverse les images, les cartes, les grilles et les promenades dans les champs de luzerne. Ces capitons-là n'imposent aucun ordre, n'administrent aucun corps, ils ne sont que les chevilles de l'expérience, ce qui fait qu'elle est malgré la multiplicité de ses supports et le nombre de ses acteurs une expérience *. Le capiton serait l'opération qui nous permet de passer d'un moment et d'un plan, d'un feuillet à l'autre de l'expérience, du territoire aux cartes et de la carte à la grille que l'on fixe sur elle, des points que la grille pointe aux cartes sur lesquelles ils apparaîtront et de ces points aux lieux où ils deviendront des points de vue qu'une marche tâtonnante devra empiriquement déterminer. Il suffira alors d'une dernière opération, celle qui permet à un regard de se traduire en image. L'expérience accomplie fait d'un point sur le blanc de la page une image que l'on peut si l'on feuillette le livre voir à quelques pages de lui. Les points n'auront pas fait le pays, ils en auront rendu visible des morceaux qui ne feront jamais un tout. L'expérience n'a pas de fin, si elle a un terme, mais dans ce terme nous voyons néanmoins quelque chose se dessiner qui nous parle (même si elle ne nous dit rien).

b Ce qui fait dire à Lacan que de toutes les cartes possibles du territoire, c'est celle des voies de communication qui exprime le mieux le rôle du signifiant (et tout particulièrement du premier et principal, être père), sans lequel il n'est plus que de petits chemins et aucune agglomération possible des habitats, un fouillis de voies et de sentiers dans lequel on est voué si l'on s'y trouve pris à se perdre, malgré l'abondance des panneaux car comme l'ajoute Lacan, « là où il n'y a pas la route, des mots écrits apparaissent sur des écriteaux » qui, loin de nous indiquer le chemin, le complique d'une masse amorphe de significations inutiles. En l'absence de signifiant, tout bourdonne et glossolalise et nous ne pouvons nous empêcher d'imaginer ce que dirait un pays ainsi décousu, relevé de sa structure symbolique, quelles langues imprévues il se mettrait à parler. La carte du présent cacophonique.

* Une expérience disons-nous affirmons-nous, mais qu'est-ce donc qu'une expérience et que suppose-t-elle, qui la fait et de quoi est-elle faite ? dites-nous où elle commence et quand elle finit ; eh bien écrivons d'abord que l'expérience n'a pas de sujet pas de point fixe extérieur résolument impassible qui en aurait planifié avant d'en suivre et contrôler le déroulement et l'accomplissement, l'expérience disons-nous est son propre sujet et si ce sujet s'appelle ici ALAIN BUBLEX c'est que le je qui porte ce nom aura su se déplacer, se faire multiples géographe(s) (en déléguant ce moment à la compétence d'acteurs choisis), photographe (action qu'il put déléguer à lui-même sous la condition qu'il devint l'acteur photographe de l'expérience et non l'artiste mettant en image sa propre expérience des paysages) et metteur en pages (avec le graphiste des Presses Universitaires de Caen et au travers du gabarit travaillé à vide – sans le texte ici écrit et déplacé dans le livret inséré que vous avez sous les yeux – de leurs ouvrages).

Ecrire un texte pour un livre et en même temps à propos d'un livre c'est être exactement dedans (inséré dans le livre) et dehors (détachable, possiblement écarté), faire partie de l'expérience et la reconstituer après coup, comme s'il fallait ce regard rétrospectif pour qu'elle et le livre, vus l'un et l'autre d'un point impossible à situer mais d'où néanmoins ça s'écrit, puissent finalement se refermer.